

Suzanne Aubry

Le Fort intérieur



roman

10
10

Suzanne Aubry

Le Fort intérieur

Roman



Etchèptérat

Quand j'avais sept ans et des poussières, j'entendais souvent le mot *etchèptérat* dans les conversations des adultes. J'étais convaincue qu'il s'agissait d'un rat qui éternuait, sans comprendre pourquoi un rat qui éternue se retrouve toujours à la fin d'une phrase. C'est Monsieur Péloquin qui a résolu cet épineux problème. Tu te souviens de Monsieur Péloquin ? Il était toujours invité aux réceptions que nos parents organisaient deux ou trois fois l'an. J'ai su plus tard qu'il était écrivain, mais gagnait sa vie en rédigeant des notices nécrologiques, pauvre lui. Il n'avait pas le physique de l'emploi : il avait des yeux pétillants et la mine accorte.

C'était donc soir de réception. Il y avait des écrivains, des journalistes, des employés de la librairie, d'autres gens que papa appelait des pique-assiettes. Incapables de dormir à cause du brouhaha, Fanfan, Julie et moi avons descendu l'escalier à pas de loup pour voir

de quoi il retournait. Un homme en habit noir et gants blancs ainsi que deux dames en uniforme se déplaçaient avec des plateaux. Les rires fusaient comme ces pétards que l'on piquait parfois au magasin à un sou, au coin de la rue. Une femme aux seins en entonnoir et à la bouche peinte en rouge vif était debout devant Monsieur Péloquin, elle mangeait et parlait en même temps. Monsieur Péloquin se mettait la tête de côté pour éviter ses postillons. Papa était assis à côté d'une dame aux cheveux coiffés très haut sur la tête, en forme de gâteau forêt-noire. Il avait fière allure, dans son habit à fines rayures, et tenait un verre rempli d'un liquide ambré. Il riait un peu trop fort en regardant la dame aux cheveux forêt-noire. Maman parlait à une invitée. Elle portait une robe rouge. Elle était éblouissante, mais elle regardait parfois papa à la dérobée en souriant, l'air triste.

Monsieur Péloquin, voulant sans doute échapper aux postillons de la dame aux seins en entonnoir, nous a aperçus sur le pas de l'escalier et s'est précipité vers nous. Il m'a souri de ce sourire un peu forcé que les adultes arborent lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose d'un enfant :

— Ta maman m'a dit que tu écrivais ton journal intime. Est-ce que je peux le voir ?

Je lui ai répondu que je ne pouvais pas lui montrer mon journal, vu qu'il était intime, justement.

— Vas-tu me le montrer si je te donne cinquante sous ?

J'ai réfléchi longuement. Cinquante sous, c'était une fortune, à l'époque. Je suis remontée dans ma chambre, j'ai pris mon journal dans un tiroir de ma commode, je l'ai relu et j'ai raturé tout ce que je trouvais compromettant. Je suis redescendue et j'ai tendu mon journal à Monsieur Péloquin. Il l'a ouvert, a vu les ratures. Je lui ai dit, la mine très sérieuse :

— Vous me devez juste vingt-cinq sous, vu que j'ai barré des choses.

Il m'a regardée un moment, pesant le pour et le contre.

— Je vais te donner les cinquante sous, à la condition que tu répondes à une question.

J'ai accepté le marché, considérant que le risque d'une question indiscreète était minime et que la récompense en valait le coup.

— L'un des mots qui n'était pas raturé dans ton journal était *etchèptérat*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un rat qui éternue.

Il a éclaté d'un gros rire, des gens se sont tournés vers nous. Il a fait un gros effort pour se contenir, tellement qu'il en avait des larmes aux yeux. Après un moment, il a réussi à articuler :

— Peut-être as-tu voulu dire *et cætera*.

Je l'ai regardé sans comprendre. Il a pris un stylo dans la pochette de son veston et a écrit le fameux mot sur une serviette en papier tout en l'épelant à voix haute :

— *Et cæ-te-ra*. C'est un mot latin qui signifie « et autres choses semblables », par exemple, des oranges, des pamplemousses, *et cætera*. Quand on écrit, on utilise l'abréviation *etc.* pour simplifier.

J'ai alors ressenti une sorte d'exaltation devant ce mystère enfin résolu, mêlée d'un regret, celui de devoir renoncer à mon *etchèptérat*.

Nos parents étaient bien occupés, car ils semblaient ne pas s'être rendu compte que j'étais sortie du lit, en train de faire des marchandages étranges en pyjama avec monsieur Péloquin. Je suis allée rejoindre Fanfan et Julie sous une table couverte d'une nappe blanche pour manger des sandwiches et des saucisses à cocktail. C'était amusant, on voyait des souliers noirs et

des escarpins de toutes les couleurs défilent sous nos yeux. Maman a fini par nous trouver endormis sous la table. Elle nous a réveillés et nous a escortés jusqu'à nos chambres, après avoir jeté un regard anxieux en direction de papa, qui parlait toujours à la dame aux cheveux forêt-noire. Une fois dans nos lits, Julie et moi lui avons demandé de nous chanter *Jimbo l'éléphant*. Elle protesta :

— Je vous l'ai chantée tantôt, il faut que je rejoigne les invités.

— Encore, s'il te plaît.

Elle accepta de bonne grâce. Chaque soir, après le bain, maman nous chantait Jimbo, le petit éléphant qui meurt d'une balle dans la tête, tué par un méchant chasseur. Nous adorions cette chanson, même si elle était triste – sans doute parce qu'elle l'était –, et nous pleurions sur le sort du pauvre éléphant. Suivait *Une chanson douce*, qui mettait un baume sur notre chagrin, comme s'il fallait, pour mesurer notre bonheur, être d'abord confrontées au malheur. Maman nous embrassa, nous borda, éteignit la lumière. Je lui demandai, alors qu'elle s'apprêtait à refermer la porte, si elle était contente de nous avoir.

— Bien sûr, que je suis contente, ma chouette. Pourquoi tu demandes ça ?

— Pour rien.

— Quand on dit « pour rien », c'est qu'on a quelque chose sur le cœur.

J'ai hésité avant de poursuivre. Puis je me suis jetée à l'eau :

— Et papa, lui ?

Elle s'est approchée de moi, m'a serrée très fort tout à coup. Sa peau était douce, elle sentait la poudre de riz et le savon.

— Papa aussi, tu le sais bien.

Justement, je n'en aurais pas mis ma main au feu. Tante Jovette, au cours d'une visite, m'avait raconté qu'à notre naissance, pris de panique devant ces deux nouvelles bouches à nourrir, papa aurait dit à maman : « Il faut en faire adopter une. » Maman, indignée, l'avait regardé droit dans les yeux, lui avait tendu les deux bébés :

— Choisis. Laquelle des deux ?

D'après le récit de tante Jovette, papa s'est alors rendu compte de l'odieux de sa proposition, et a éclaté en sanglots en se jetant à ses genoux. Ce n'est que des années plus tard que j'ai parlé du récit de tante Jovette à maman. Elle a hoché la tête, mécontente de l'indiscrétion de sa sœur, mais m'a confirmé que c'était vrai, sauf que papa ne s'était pas jeté à ses genoux, il lui avait apporté des fleurs. Le bon côté de l'histoire, c'est qu'il avait regretté son idée d'adoption, et que maman avait chèrement défendu ses jumelles. Toi, tu aurais dit qu'il y a des choses, surtout quand elles sont vraies, qu'il vaut mieux ne pas savoir.

Les « jums »

J'ai toujours cru que Julie et moi étions de vraies jumelles. Lorsque maman nous a appris qu'on avait chacune notre placenta, alors que les vrais jumeaux n'en ont qu'un seul, je continuai à croire à notre gémellité. La perspective d'avoir une fausse jumelle me semblait absurde, étant donné qu'on se ressemblait comme deux gouttes d'eau, et que tout ce qui arrivait à l'une arrivait à l'autre, à une ou deux journées d'intervalle : quand ma jumelle perdait une dent de lait, j'en perdais une le lendemain. Quand elle se râpait le genou gauche, je me râpais le genou droit. La nuit, alors qu'on dormait encore dans le même lit, tête-bêche, on chantait en canon, du

moins, s'il faut en croire la légende familiale. On parlait souvent en même temps, avec exactement les mêmes mots. Notre sœur Mimi était convaincue que l'on faisait de la télépathie. Maman, plus pragmatique, attribuait notre mimétisme au fait d'être élevées ensemble.

— Quand on a une différence d'âge de cinquante minutes, c'est normal qu'on dise ou qu'on fasse à peu près les mêmes choses en même temps.

Très tôt, ma jumelle et moi avons éprouvé le besoin d'affirmer notre différence, ce qui n'est pas évident quand tout le monde vous appelle « les jumelles », comme si on n'était qu'une seule entité. Même toi, qui défendais farouchement le droit d'être toi-même, tu n'échappais pas à la règle. Papa disait avec humour « les jums » (prononcer djum), comme s'il comprenait notre agacement devant l'amalgame et le soulignait avec ironie pour nous prouver sa complicité. Maman, malgré son discernement, était incapable de résister à l'effet spectaculaire de la duplication, et tenait à nous « habiller pareil ». Quand on protestait, elle nous disait, ravie : « Mais vous êtes tellement jolies, comme ça ! » Comment résister à un tel compliment, dit avec son sourire si particulier, « fendu jusqu'aux oreilles », comme tu disais, avec une tendresse teintée d'une sorte de reproche devant tant d'optimisme.

On réussissait parfois à négocier des couleurs différentes : ma jumelle en bleu, moi en rose, ou vice versa. Mais les photos de notre enfance contredisent en général ces timides tentatives de rébellion. Sur les photos des grands événements, nous avons des robes identiques : jaune serin au mariage de Mimi, rouge à Noël, bleu pastel à Pâques, nos initiales soigneusement inscrites à la main par maman sous chacune d'elles, pour que la postérité se souvienne de qui était qui.

Monsieur Toki

Un an et demi après notre naissance, Francis, dit Fanfan, s'est ajouté à la tribu. Sept enfants, c'était une famille nombreuse, surtout pour Ottawa, où il était bien vu de n'en fabriquer que trois ou quatre, et encore. Mais pour ma jumelle et moi, c'était une aubaine. Mimi nous apprenait à jouer aux échecs, elle nous épatait avec ses pulls larges, ses pantalons tuyaux très ajustés, sa chevelure coiffée en forme de tulipe à l'envers et sa petite MG, une voiture sport dans laquelle elle consentait parfois à nous emmener faire une balade. Elle écoutait Pat Boone et mettait du *spray net* pour faire tenir ses cheveux bien en place. Quand on les touchait du bout du doigt, ils étaient durs comme la carapace d'un scarabée. C'est Mimi qui nous gardait lorsque nos parents sortaient. Une fois, Jean-Claude et Luc en ont profité pour courir après elle en l'aspergeant dudit *spray net*. On entendait les cris de la pauvre Mimi résonner dans la maison, son pas de course dans l'escalier pour échapper à ses assaillants.

Tu es sorti de ta chambre, furieux de ne pouvoir lire, avec tout ce tapage. Mimi pleurait, c'était le drame. Tu as obtenu une trêve, Jean-Claude et Luc sont descendus au sous-sol pour regarder un film de guerre, Mimi est allée s'enfermer dans sa chambre en sanglotant.

Fanfan, ma jumelle et moi sommes restés debout devant la porte de notre chambre, pieds nus et en pyjama, l'air un peu misérable.

— C'est le temps de vous coucher, as-tu dit, tâchant de mettre de la fermeté dans ta voix.

Fanfan t'a regardé avec ses grands yeux tristes.

— Dominique, raconte-nous une histoire.

Ton vrai prénom était Paul, mais tu le trouvais trop banal et tu exigeais que tout le monde t'appelle

Dominique. J'aimais bien ton prénom d'emprunt, il me rappelait la chanson de sœur Sourire : « Dominique, nique, nique, s'en allait tout simplement, routier, pauvre et chantant... »

Ce soir-là, tu nous as ramenés dans notre chambre et tu nous as raconté l'histoire de Monsieur Toki, un Japonais de Tokyo. C'était un géologue de profession dont la mission était de creuser un tunnel qui traverserait la Terre, de Tokyo jusqu'à Ottawa. D'après les calculs très savants qu'il avait établis, le tunnel aboutirait éventuellement dans notre jardin.

— Quand ? s'écria Fanfan, excité.

— Pas avant vingt ans, as-tu répondu, la mine grave.

— C'est bien trop long !

— La roche est très dure et, dans la Terre, la chaleur est presque insupportable. Mais si tu lui envoies des lettres d'encouragement, Monsieur Toki va travailler plus vite.

— Je sais pas écrire ! s'exclama Fanfan, au bord des larmes.

Tu as réfléchi un moment, puis tu as dit :

— J'ai son numéro de téléphone personnel. Je vais lui parler.

Tu t'es emparé du téléphone, tu as composé un numéro de vingt chiffres, nous expliquant que Tokyo étant à l'autre bout du monde, il fallait un long numéro de téléphone pour y rejoindre un habitant. Il y a eu un long silence, puis tu as commencé à parler.

— Monsieur Toki, c'est Dominique Gauthier à l'appareil. Comment allez-vous ? Et vos travaux ?

S'ensuivit une longue conversation où l'on apprit que Monsieur Toki avait déjà creusé trois cent cinquante milles. Il avait fait une rencontre inopinée avec un ver de terre géant, mais avait réussi à s'en débarrasser en lui jouant un air de pipeau.

— Le pipeau est utilisé pour charmer les rats, dit ma jumelle, sceptique.

— C'est vrai, mais ce ver de terre géant avait l'oreille musicale.

Fanfan voulut à tout prix parler lui-même à Monsieur Toki, mais tu lui as expliqué que Monsieur Toki était un grand timide, et qu'il valait mieux attendre qu'il appelle de son propre chef.

— Est-ce qu'il a notre numéro de téléphone ? interrogea Fanfan, anxieux.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas.

À partir de ce moment, pas une journée ne passait sans qu'on te demande des nouvelles de Monsieur Toki. Un samedi matin, le téléphone a sonné, maman a répondu, puis elle a dit à Fanfan qu'un certain Monsieur Toki voulait lui parler. Elle avait du mal à réprimer son sourire.

— Monsieur Toki ! a crié Fanfan au téléphone.

— Comment allez-vous, li enfants ?

— Très bien ! Et vous, Monsieur Toki, vous construisez toujours votre tunnel dans la Terre ?

— Oui, mi c'i tli long, j'habite tli loin, ji dois cleuser des milles et des milles sous li terre pir vi rejoindre, avec une pelle et un pic à glace. Il y a beaucoup di roches tli dures et c'est tli chaud.

Il nous était venu à l'esprit qu'il y avait peut-être des façons plus pratiques pour Monsieur Toki de nous rendre visite, mais nous ne doutions pas du tout de son existence.

De fil en aiguille, tu es devenu l'organisateur en chef de tous nos jeux. L'hiver, on construisait des forts dont tu dessinais les plans. L'été, profitant de l'absence de papa, tu transformais le garage en maison hantée, suspendant au plafond des sorcières et des fantômes en

chiffon. Une fois, papa est revenu à la maison plus tôt que d'habitude et a fait une colère parce qu'il ne pouvait pas rentrer sa voiture dans le garage. Il t'a traité de *bonarien*. Je ne savais pas ce qu'un *bonarien* mangeait en hiver mais, visiblement, ce n'était pas un compliment. Tu es devenu pâle et tu es parti sans dire un mot. Papa est retourné dans la maison avec sa tête des mauvais jours. Mimi m'a expliqué qu'il avait voulu dire « bon à rien », ce que j'ai trouvé injuste, vu que tu récitais du grec et du latin par cœur, tu lisais des livres d'au moins six cents pages imprimés en petits caractères, tu dessinais et tu écrivais des poèmes.

Je me rappelle, tu portais toujours un pantalon et un col roulé noirs, tes cheveux étaient assez longs et bouclés, comme ceux du poète Nelligan. Mimi m'a affirmé que tu étais un beatnik : tu écoutais du jazz, tu vénérais Jack Kerouac, tu dormais le jour et tu vivais la nuit, et tu broyais du noir. J'ai cru que tu grugeais des mines de crayon, comme je le faisais parfois. Mimi a souri devant mon ignorance :

— Ça veut dire être pessimiste.

Je me suis mise à pleurer, m'étant imaginée que tu étais atteint d'une maladie incurable. Tu as souri quand je t'ai fait part de mon inquiétude :

— Le pessimisme est une sorte de maladie, mais on n'en meurt pas. Enfin, pas toujours.

Monsieur Toki, contrairement à toi, était un optimiste à tout crin. « À force de cleuser et cleuser, j'i vi finir par parvenir à destination », nous disait-il au téléphone. Chaque jour, après l'école, Fanfan, ma jumelle et moi allions dans le jardin, au pied du pommier, où le tunnel de Monsieur Toki devait aboutir. Un jour, prise de curiosité, j'ai monté l'escalier, je me suis arrêtée devant la porte de ta chambre légèrement entrouverte et je t'ai

vu à travers l'interstice, penché au-dessus du téléphone, le combiné collé à l'oreille :

— Ji mi rappeche di vous, li enfants, ji cleusé huit mille milles.

J'avais le cœur gros, comme quand j'ai vu maman déposer une dent de lait que j'avais perdue sous mon oreiller et que j'ai compris que la fée des dents n'existait pas. Je me suis bien gardée d'éventer mon secret à Fanfan et à ma jumelle, sentant que leur déception alourdirait la mienne.

Les initiales

Chaque semaine, papa nous rapportait une pile de livres de sa librairie, des invendus. J'aimais leur odeur d'encre quand on les ouvrait, la forme des caractères, les couleurs vives des jaquettes. Papa nous avait expliqué que plus le papier était épais et plus il y avait de pages blanches au début, plus un livre était de qualité.

— Pourquoi des pages blanches ? demanda Fanfan. C'est du gaspillage.

— Pour en mettre plein la vue au lecteur : « Voyez, nous ne sommes pas chiches, vous avez plus de pages pour le même prix. »

Fanfan le regarda, la mine dubitative.

— Pourquoi ne pas écrire quelque chose, tant qu'à avoir des pages blanches ? Là, les gens en auraient pour leur argent.

Papa renonça à lui expliquer. Fanfan était dans sa période « Pourquoi ? », ça pouvait durer des heures.

Parfois, il nous emmenait faire un tour à sa librairie. C'était impressionnant, tous ces livres neufs alignés contre les murs, le tintement de la caisse et surtout, Madame Sénécal, la gérante, qui trônait derrière son comptoir, surveillant les allées et venues du

personnel et des clients du haut de ses lunettes pointues. Les employés s'adressaient à elle en penchant la tête, comme s'ils craignaient d'être réprimandés. Même papa semblait intimidé par elle. Après chaque visite, il disait :

— Elle a une poigne de fer, mais elle est aussi aimable qu'une porte de prison.

Le bureau de papa, situé au fond du magasin, sentait les livres et l'encaustique. J'ai appris le mot *encaustique* dans les livres de la comtesse de Ségur. J'éprouvai une sympathie immédiate pour Sophie, qui se met toujours les pieds dans les plats – en l'occurrence, dans la chaux. J'avais trouvé bien cruel que sa mère l'oblige à porter les débris d'un insecte autour de son cou pour la punir de l'avoir coupé en morceaux. Mais ce n'était rien à côté des autres malheurs qui l'attendaient : sa mère meurt dans un naufrage, son père se remarie avec Madame Fichini, une mégère qui a cependant le mérite d'être la veuve d'un homme très riche. Le père de Sophie meurt à son tour, la mégère règne et bat la pauvre Sophie comme plâtre.

À l'instar de Madame Fichini, papa avait la tête près du bonnet. On ne savait jamais quand le bonnet allait sauter. Il avait plusieurs degrés de colère, comme les vitesses de la MG de Mimi. Le plus souvent, sa colère s'exerçait sur les objets. Quand ce n'était pas le moteur de sa voiture, qui brûlait en laissant une grosse fumée noire s'échapper du capot (il négligeait de faire vidanger l'huile, ce qu'il n'aurait pas admis pour un empire), c'était la porte du garage, qui ne s'ouvrait plus. Ou encore la tondeuse qui s'enrayait, sa lame de rasoir qui le coupait, et jusqu'à l'arbre de Noël qui faisait exprès de tomber quand il tentait de le faire tenir dans un socle de mauvaise qualité qu'il refusait obstinément de changer, sous prétexte qu'il était encore bon. Il n'admettait pas

que c'était son impatience qui lui causait autant d'ennuis, et que les objets n'en étaient pas la cause, mais l'effet. Nous avons cependant pris l'habitude de le voir se débattre chaque jour contre cette révolte des choses, et maugréer des jurons entre ses dents, ce qui créait une tension légère mais perpétuelle, comme le bourdonnement d'un pylône électrique.

Il croyait parfois aux vertus des châtiments corporels.

J'écris « parfois », car il y recourait rarement. Mais quand ça lui arrivait, il n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Une fois, c'était parce que j'avais gravé les initiales de ma jumelle sur la chaise de capitaine en chêne qui était dans son bureau, à la maison. Bien sûr, on n'avait pas le droit d'y entrer sans permission, mais j'étais fascinée par l'immense bibliothèque sur laquelle trônait sa collection de pipes en écume, en bois sculpté ou en céramique aux couleurs bigarrées qu'il ramenait de ses voyages. Il y avait même un calumet qui lui avait été donné par une réserve indienne à qui il avait fait un don de livres pour son école. Je grimpais sur une chaise, je choisissais une pipe différente chaque fois, et faisais semblant de la fumer. Mais je n'aimais rien autant que de prendre un livre, au hasard, de le feuilleter, de regarder les images lorsque, par chance, il y en avait.

Ce soir-là, j'avais choisi un livre doré sur tranche. Je l'ai déposé sur le pupitre, je l'ai ouvert lentement, consciente que j'étais en train de commettre un délit. J'ai aperçu des gravures sur lesquelles étaient dessinées des pierres tombales d'où sortaient à moitié des corps nus tordus de douleur et une fumée qui montait en volutes blanches dans le ciel sombre. Je n'avais pas peur, mais je voyais bien que ces hommes et ces femmes souffraient. Je me suis soudain revue couchée dans une tente

à oxygène, j'étouffais, j'entendais des râles, je me suis imaginé qu'un animal était pris au piège dans la tente avec moi, je me suis rendu compte que les râles venaient de ma propre gorge. J'entrevois, à travers un pan entrouvert de la tente, les visages anxieux de nos parents, puis la main du docteur Beaulieu, qui referme la tente d'un mouvement sec. Tout disparaît. Puis je me revois dans les bras de papa, il court dans un couloir, ouvre la porte de la salle de bains, une vapeur blanche en sort, mon père me tient toujours dans ses bras, il referme la porte. J'aperçois le visage angoissé de maman. J'entends le mot *croup*, mystérieux et inquiétant. Un appareil crache de la vapeur comme le souffle d'un dragon. La baignoire est remplie d'eau glacée, je veux crier, je ne comprends pas pourquoi ces tortures, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je sens confusément que c'est peut-être cela, mourir.

J'ai refermé le livre. Un léger tremblement me parcourut l'échine. Qu'un objet inanimé et inoffensif pût receler un tel pouvoir d'évocation me plongea dans l'émerveillement et l'angoisse. C'est toi, cher Dominique, qui m'as appris plus tard que la gravure qui m'avait tant impressionnée était de Gustave Doré et représentait l'un des cercles de l'Enfer de Dante.

Debout sur la chaise de capitaine, j'ai remis le livre en place, puis j'ai aperçu un coupe-papier sur le pupitre. Sans réfléchir, je l'ai pris et j'ai gravé les initiales de ma jumelle sur la chaise, comme celles d'amoureux gravées sur un rocher ou sur l'écorce d'un arbre pour inscrire les sentiments dans la durée.

Le lendemain, papa s'est rendu compte du méfait et a cru que c'était ma jumelle qui en était l'auteur, vu que c'étaient ses initiales. Rouge de colère, il a pris sa grosse voix et l'a fait venir dans son bureau. Elle a nié,

il s'est fâché encore plus. Maman a tenté d'intervenir, il l'en a empêchée.

— Il faut qu'elle ait sa leçon.

Il a pris ma jumelle par le bras, l'a tirée vers lui et, malgré ses cris et ses gigotements, lui a administré une fessée. Elle pleurait. J'ai fait un mouvement vers elle, maman m'a retenue. Je me suis tournée vers elle, révoltée.

— Mais c'est pas-t-elle !

La mauvaise liaison fut provoquée par un trop-plein de désespoir. Pour une fois, j'en voulus très fort à maman, je ne comprenais pas qu'elle laisse ma jumelle se faire punir à ma place. Plus tard, quand l'orage fut passé, elle m'a prise à part et m'a dit, très doucement :

— À quoi ça aurait servi que vous soyez punies toutes les deux ? C'était déjà assez d'une.

J'essayai de comprendre, mais c'était difficile. Bien plus difficile qu'*et cætera*.

Une autre fois, c'est Luc qui a été puni. Je ne sais plus pour quelle raison, peut-être avait-il pris la MG de Mimi ou la Buick de papa sans demander la permission. Papa adorait Luc, il se montrait la plupart du temps d'une grande indulgence avec lui, mais parfois, sans crier gare, il décidait d'exercer son autorité paternelle et de mettre en pratique l'affreux adage : *Qui aime bien châtie bien*.

En allant dans ma chambre pour y chercher un livre, j'ai vu Luc debout dans la sienne. Papa était derrière lui et lui assénait des coups avec sa ceinture. Luc pleurait en silence. Leurs silhouettes se découpaient à contre-jour, on aurait dit des ombres chinoises. Dans mon « fort » intérieur (j'écris *fort* parce que je me sens parfois enfermée à l'intérieur de moi comme dans un fort, quand des choses difficiles ou incompréhensibles

arrivent), je savais que Luc n'était pas en danger, mais le sifflement de la ceinture, ses larmes, les marbrures livides sur son dos, le visage empourpré de papa, le soleil qui blanchissait la chambre et l'isolait du reste du monde, tout cela était chargé d'une violence intolérable. J'ai voulu appeler, c'était comme dans ces rêves où l'on tente de crier mais qu'aucun son ne sort de notre bouche. J'ai rebroussé chemin en essayant de ne pas faire craquer la sixième marche de l'escalier.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que toute la famille était assise autour de la table de la cuisine. La table devient de plus en plus rouge, elle se transforme en braises, commence à noircir les assiettes, à brûler les serviettes de table. J'essaie d'alerter maman : « Attention, attention, la table brûle ! » Mais elle me sourit comme si de rien n'était, elle ne semble pas être incommodée par la chaleur et l'odeur âcre de la fumée. Papa est assis au bout de la table, son teint rouge contraste avec ses cheveux sombres, et de petites cornes lui poussent sur la tête, comme le diable dans l'histoire de Rose Latulippe, la jeune fille qui aimait trop danser et qui finit en petit tas de poussière parce qu'elle avait dansé toute la nuit avec un beau cavalier tout de noir vêtu, et qu'elle ne s'était pas rendu compte que c'était Satan en personne, la pauvre.

C'est comme ça qu'on est heureux

Tous les dimanches, papa cirait nos chaussures et les déposait au pied de nos lits. C'est aussi lui qui nous emmenait à l'école chaque matin dans sa Buick. Il conduisait sa voiture comme il menait sa vie, sans prévoir les obstacles, et arrêtait toujours brusquement au feu rouge, comme s'il venait tout juste d'en découvrir l'existence. Il invectivait entre ses dents le chauffeur qui le précé-

dait, prétendant que c'était sa faute s'il avait été obligé de freiner. Quand il était vraiment très fâché, il disait « maudit enfant de chienne » au type, ce que je ne trouvais ni gentil pour les enfants, ni pour les chiennes, ni pour le type. Au début, ces arrêts et départs saccadés nous donnaient un peu mal au cœur, mais on a fini par s'habituer.

Papa allumait toujours la radio – les Joyeux Troubadours chantaient « C'est comme ça qu'on est heureux » –, ou bien il écoutait de la musique tsigane. Plus les violons lyraient, plus papa était ravi. Parfois, il fredonnait l'air en même temps que la radio. Il chantait faux, mais semblait tout à coup de bonne humeur, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Une fois arrivés à l'école, il attendait qu'on soit à l'intérieur avant de repartir, pour être bien certain qu'on ne se fasse pas kidnapper. Il nous mettait parfois en garde contre les bandits qui enlèvent les enfants pour les revendre comme esclaves dans des pays étrangers, ce qui agaçait maman :

— Voyons, quel genre d'idées tu vas leur mettre dans la tête !

— Si jamais nos enfants se font enlever, tu ne pourras pas dire que je les avais pas avertis !

C'était curieux, sa manie d'imaginer des menaces improbables et de ne pas voir celles, bien réelles, qu'il faisait régner dans sa propre maison.

Les fins de semaine, vantant les mérites du bon air et de la marche pour la santé, papa nous emmenait faire des balades dans le parc de la Gatineau, très joli mais infesté de maringouins qui semblaient être plus gros là qu'ailleurs ; d'autres fois, c'était aux chutes du canal Rideau ou au lac Dow. Les expéditions les plus mémorables étaient à Sainte-Agathe, chez les Thibodeau. Tu te rappelles leur chalet ? Il était en bois rond, ceinturé d'une longue véranda surplombant le lac. Un soir de

pleine lune, alors que je regardais le reflet du chalet sur le lac à travers une fenêtre de la véranda, le nez collé sur la moustiquaire, j'eus soudain l'impression que j'étais la lune, que j'étais le lac, la moustiquaire n'était qu'un obstacle imaginaire. Je n'avais qu'à allonger le bras pour atteindre la lumière argentée. C'est sans doute cela, l'enfance, ce sentiment d'éternité, le nez collé sur la moustiquaire d'un chalet en bois rond, l'été. On s'installait pour la nuit dans des lits de camp collés les uns contre les autres dans de petites chambres fermées par des portes accordéon, et on s'endormait au son rassurant des conversations des adultes et du chant des grillons.

Les retours à la maison étaient toujours un vif déchirement. Nous pressentions déjà que le bonheur se prend par petites bouffées, parenthèses fugaces et lumineuses dans le flot des devoirs, des menus plaisirs et des peines qui composent la vie des enfants. Notre seule consolation, à ma jumelle et à moi, c'était de nous installer côte à côte sur le siège arrière de la Buick, et de compter les mouches à feu qui s'allumaient et s'éteignaient sur le ruban de la route qui filait à toute vitesse dans la nuit. On finissait par s'endormir, nos têtes appuyées l'une contre l'autre, bercées par le ronron du moteur. Une fois à la maison, papa nous enroulait dans une couverture et nous transportait chacune notre tour jusque dans notre lit pour ne pas nous réveiller. Je faisais semblant de dormir, juste pour être dans ses bras le plus longtemps possible.

Les orages

De temps en temps, on rendait visite à Madame K, la dame qui portait ses cheveux coiffés très haut sur la tête. Elle nous donnait des chocolats en forme de père Noël ou des œufs de Pâques, selon l'occasion, et des

gâteaux forêt-noire, comme ses cheveux. Elle approchait un peu trop son visage du nôtre quand elle nous parlait. Elle appelait Fanfan « John John », du nom du fils de JFK, parce qu'elle trouvait qu'il lui ressemblait tellement. Son mari était parfois présent. Je ne sais pas si tu l'as connu, un type très grand, maigre et moustachu, les cheveux plaqués sur la tête. Il portait un habit et un nœud papillon trop serré. Il souriait beaucoup mais avait l'air malheureux comme les pierres. J'ai compris où papa avait eu la piqûre de la musique tsigane : Madame K en raffolait, elle en mettait à tue-tête, papa chantait, devenait un peu plus rouge avec chaque verre d'un liquide transparent qui ressemblait à de l'eau mais qui faisait son petit effet, et Monsieur K souriait de plus en plus, l'air de plus en plus malheureux. Au début, maman nous accompagnait à ces visites. À un moment donné, elle a cessé de venir. Lorsque je lui en ai demandé la raison, elle m'a répondu, l'air faussement détaché :

— La musique tsigane me tape sur les nerfs.

Papa avait beau jouer les jolis cœurs avec Madame K, il n'en tenait pas moins à préserver les apparences. Les soupers de famille étaient un rituel incontournable. Chacun avait une place assignée autour de la table de cuisine. Tu étais assis entre Jean-Claude et Luc, mais ta chaise était souvent vide. Je t'imaginais faisant des promenades solitaires, ou bien assis dans un café, une cigarette à la main, en train de lire. Papa, un soir que tu étais arrivé au beau milieu du repas, t'a accusé de fréquenter des *péripatéticiennes*. Sur le moment, j'ai cru qu'il s'agissait de magiciennes. Mimi m'a expliqué plus tard que papa voulait dire « des femmes de mauvaise vie », ce qui n'a pas tellement éclairé ma lanterne.

Après le souper, papa s'offrait souvent pour essuyer la vaisselle, ce qui peut paraître un signe d'évolution, à

une époque où les tâches ménagères incombaient généralement aux femmes. En fait, il en profitait pour se disputer avec maman, croyant que le ruissellement de l'eau et le cliquetis des assiettes couvriraient leurs éclats de voix. Ma jumelle et moi allions alors nous asseoir dans l'escalier. Nous tâchions de ne pas entendre, mais l'atmosphère était chargée d'électricité, comme si un orage s'apprêtait à éclater. Mimi nous avait appris à évaluer la proximité de la foudre en comptant à partir du premier éclair : un, deux, trois... Plus le compte était court entre le premier éclair et le bruit du tonnerre, plus la foudre était proche. Quand les chicanes de nos parents étaient bénignes, on pouvait compter jusqu'à vingt avant d'entendre un éclat, d'autres fois, le compte était bien plus rapproché.

Plus le compte était rapproché, plus maman avait mal à la tête. On entrait alors dans la chambre de nos parents à pas de loup. J'apportais la bouteille d'aspirines, ma jumelle un verre d'eau et Fanfan une débarbouillette glacée. Nous lui tendions à tour de rôle ces remèdes selon un rituel immuable, elle nous souriait, mais ce n'était pas son sourire fendu jusqu'aux oreilles, c'était un sourire faible, un rayon de soleil qui tente de percer de gros nuages. Ma jumelle lui mettait consciencieusement la débarbouillette sur le front, et on se relayait pour la rafraîchir. On avait une mine grave mais on tâchait de cacher notre anxiété, tels de petits médecins surveillant leur patient pour détecter le moindre signe de retour à la santé. Le lendemain, on éprouvait un vif soulagement de la voir à nouveau souriante, comme une neuve, prête à porter le monde sur ses épaules.

Un soir, pendant un souper particulièrement orageux, Jean-Claude nous a annoncé qu'il avait décidé de quitter la maison pour s'inscrire à un collège militaire.

Maman a pleuré. Papa, contre toute attente, a paru soulagé :

— Un peu de discipline, ça te fera pas de tort.

Tu étais là, pour une fois. Tu t'es levé et tu as dit à Jean-Claude :

— Si tu veux apprendre à tuer ton prochain, ça te regarde.

Alors que tu faisais mine de sortir, papa t'a interpellé :

— Au moins, il passera pas ses journées à rien faire, comme quelqu'un que je connais.

J'ai vu ton poing se crispier sur ta cuisse. Puis tu es parti sans dire un mot. Tu es revenu très tard cette nuit-là, j'ai entendu ton pas dans l'escalier, le craquement de la sixième marche, le grincement de ta porte. Peut-être étais-tu allé voir une péripatéticienne.

Quelques mois après le départ de Jean-Claude pour le collège militaire, ce fut le tour de Mimi de quitter la maison. Ce n'était pas pour s'engager dans l'armée, mais pour se marier. J'étais triste à l'idée que Mimi s'en aille, même si Jean, un homme mince aux lunettes sévères mais au sourire engageant, me semblait digne d'elle. Je l'ai quand même mise en garde contre les dangers du mariage, entre autres l'étrange coutume dont j'avais été témoin au mariage d'une cousine et qui consistait à frapper les verres avec un ustensile pour obliger les mariés à s'embrasser. L'oncle Lionel avait été le plus assidu, à tel point qu'il avait brisé son verre à force de cogner dessus. Un éclat avait pénétré dans sa paume, il saignait comme un bœuf, on a dû le transporter d'urgence à l'hôpital. Maman m'a raconté qu'à l'enterrement de vie de garçon de son frère Georges, Lionel a failli le noyer en lui plongeant la tête dans une baignoire remplie de boue.